

# Jacques Godbout



## LIRE, C'EST LA VIE

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

Lire, c'est la vie

DU MÊME AUTEUR

- Carton-pâte*, poésie, Seghers, 1956.
- Les Pavés secs*, poésie, Beauchemin, 1958.
- C'est la chaude loi des hommes*, poésie, L'Hexagone, 1960.
- L'Aquarium*, roman, Seuil, 1962 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 1989.
- Le Couteau sur la table*, roman, Seuil, 1965 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 1989.
- Salut Galarneau !*, roman, Seuil, 1967 ; coll. « Points », 1980.
- La Grande Muraille de Chine* (avec J. Colombo), poésie, Éditions du Jour, 1969.
- D'Amour, P.Q.*, roman, Seuil/HMH, 1972 ; Seuil, coll. « Points », 1992.
- L'Interview* (avec P. Turgeon), théâtre, Leméac, 1973.
- Le Réformiste. Textes tranquilles*, essais, Quinze, 1975 ; Boréal, coll. « Papiers collés », 1994.
- L'Isle au Dragon*, roman, Seuil, 1976 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 1996.
- Les Têtes à Papineau*, roman, Seuil, 1981 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 1991.
- Le Murmure marchand*, essais, Boréal, coll. « Papiers collés », 1985 ; coll. « Boréal compact », 1989.
- Souvenirs Shop*, poésie, L'Hexagone, 1985.
- Une histoire américaine*, roman, Seuil, 1986 ; coll. « Points », 1988.
- Plamondon, un cœur de rockeur*, essai, Éditions de l'Homme, 1988.
- L'Écran du bonheur*, essais, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990 ; coll. « Boréal compact », 1995.
- L'Écrivain de province*, journal, Seuil, 1991.
- Le Temps des Galarneau*, roman, Seuil, 1993 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2002.
- Le Sort de l'Amérique*, scénario, Boréal/K-Films, 1997.
- Une leçon de chasse*, roman jeunesse, Boréal, 1997.
- L'Idée de pays*, essai, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998.
- Le Buffet* (avec R. Martineau), essai, Boréal, 1998.
- Opération Rimbaud*, roman, Seuil, 1999 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2003.
- Mes petites fesses*, album, Les 400 coups, 2003.
- Bizarres, les baisers !*, album, Les 400 coups, 2006.
- La Concierge du Panthéon*, roman, Seuil, 2007.
- Fanfaron*, album, Les 400 coups, 2007.
- Autos biographie* (avec R. Simard), album, Les 400 coups, 2008.

Jacques Godbout

# Lire, c'est la vie

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

© Les Éditions du Boréal 2010  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2010  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada*

Godbout, Jacques, 1933-

Lire, c'est la vie

(Collection Papiers collés)

ISBN 978-2-7646-2008-3

1. Godbout, Jacques, 1933- – Livres et lecture. 2. Civilisation – 20<sup>e</sup> siècle. 3. Civilisation – 21<sup>e</sup> siècle. 4. Québec (Province) – Civilisation. I. Titre. II. Collection : Collection Papiers collés.

Z1005.G62 2010 011<sup>7</sup>.73 C2010-940109-3

## Présentation

Si vous acceptez de parcourir, dans le désordre de votre choix, ces textes qui appartiennent au temps des librairies, vous trouverez peut-être une bonne raison d'aller en bibliothèque consulter l'un ou l'autre des ouvrages dont je rendais compte à leur sortie. Ce recueil rassemble un échantillon des trois cents chroniques rédigées en une trentaine d'années (1979-2009) pour le magazine *L'actualité*. Je choisissais d'aborder essais ou biographies selon l'intérêt que j'imaginai aux lecteurs du magazine, et aussi pour l'occasion qu'ils me donnaient d'ajouter mon grain de sel dans la conversation. Je dois avouer que ces choix révèlent aussi, à l'évidence, mes préoccupations personnelles. On peut lire ces chroniques comme la partie visible d'un journal intime.

*Lire, c'est la vie*, parce que sans les livres je n'aurais connu du monde qu'une dimension étroite de l'humanité et une vue paroissiale de nos préoccupations. L'analyse des crises économiques, le partage des soucis écologiques, les biographies de personnages populaires et extraordinaires, les questions qui se posent sur la sexualité, la religion ou la littérature, le rôle des intellectuels dans la cité, les utopies nourrissant le terrorisme, tous ces sujets abordés par des auteurs passionnés nous donnent à vivre au-delà des frontières de nos géographies ou de notre temps.

Pourquoi présenter ces textes dans la collection « Papiers collés » ? Parce que celle-ci rassemble et protège ce qui autrement disparaîtrait dans la poubelle de l'éphémère, avec les musiques, images, gadgets, installations et événements dont nous avons fait notre mode de vie. Depuis que l'Internet a envahi les salles de rédaction et que les informations du monde entier circulent à la vitesse de la

lumière, les gens instruits lisent de plus en plus, il est vrai, mais ils lisent rapidement, à l'écran de leur ordinateur, des bribes, des manchettes, des amorces de réflexion, et délaissent les livres qui demandent du temps, de l'attention, de la persévérance. Tout se passe comme si on était en voie de passer de l'alphabétisme à l'alphabétise.

Les chroniques de *Lire, c'est la vie* s'adressent à des lecteurs qui souhaitent découvrir des ouvrages qui ont pu leur échapper lors de leur « mise en marché ». On sait que les librairies sont envahies de nouveautés et que la majorité des titres sont traités comme des premiers. Voici donc des livres qui se retrouvent, d'une certaine manière, une fois encore sur la table de présentation, peut-être en format de poche d'ailleurs, ou, s'ils sont épuisés, dans ces lieux extraordinaires de l'esprit que sont les bibliothèques publiques. Enfin, je veux remercier Ginette Saint-Jules pour sa patiente fidélité, *L'actualité*, Jean Paré et Carole Beaulieu de m'avoir toujours laissé pleine liberté de choix et d'avoir donné leur accord pour que ces chroniques aient une seconde vie.

J.G.



## Le temps des thérapies

Novembre 1979

Il y a en tchèque un mot intraduisible, nous dit Kundera, et ce mot, c'est *litost*. « Il désigne un sentiment infini comme un accordéon grand ouvert. » Ce sentiment, c'est à la fois l'amertume de l'amoureux déçu et la tristesse nostalgique de l'amoureux qui se souvient. Milan Kundera est un amoureux déçu et qui se souvient. Tout son dernier livre est une *litost*, et « fait entendre la plainte d'un chien abandonné ».

Le mot français le plus juste pour traduire *litost* serait peut-être « blessure ». Kundera, qui a cru à l'édification du socialisme et à celle d'un communisme à visage humain, s'est vu rejeté hors de ses frontières ; il a été éconduit, comme un traître. Il en fut profondément blessé, car non seulement son « univers » s'écroulait, mais il découvrait soudain qu'il s'était dupé lui-même.

Ceux qui n'appréciaient, jusqu'à ce jour, chez Milan Kundera, que l'humour, la drôlerie et la fine psychologie des situations ridicules seront désarçonnés par *Le Livre du rire et de l'oubli* que le romancier tchèque vient de publier à Paris. Il s'agit d'ailleurs, pour l'auteur de *La Plaisanterie* et de *La vie est ailleurs*, d'un premier livre écrit en France depuis qu'il a dû s'y installer après avoir été « rayé » de la liste des citoyens tchèques comme ses livres ont été retirés des bibliothèques de son pays.

Kundera est un homme malheureux en exil comme on dit « malheureux en amour ». Et *Le Livre du rire et de l'oubli* est le livre le plus triste qu'il vous sera donné de lire. Or cette tristesse nous est familière : c'est celle d'un homme qui a cru à une cause,

mais qui a été écrasé par un occupant bête et infiniment plus lourd que lui.

L'humour tchèque n'est pas éloigné de l'humour québécois, l'un et l'autre puisant leurs ressources dans la situation d'*underdog* (né pour un petit pain) qui prévaut ici et là-bas. Celui de Kundera désormais évoquera le fou rire nerveux qui s'empare des gens les plus émus dans les moments les plus graves, au cimetière, par exemple, ou chez le notaire.

Kundera n'a pas été fusillé par ses ennemis : il a été saigné à blanc. Évidemment, l'exil est une situation absurde ; on n'en meurt pas. On est oublié. Ce n'est que l'âme qui disparaît, comme un personnage officiel déchu dans une photographie d'État.

« L'assassinat d'Allende a bien vite recouvert le souvenir de l'invasion de la Bohême par les Russes, le massacre sanglant du Bangladesh a fait oublier Allende, la guerre dans le désert du Sinaï a couvert de son vacarme les plaintes du Bangladesh, les massacres du Cambodge ont fait oublier le Sinaï, et ainsi de suite, et ainsi de suite et ainsi de suite, jusqu'à l'oubli complet de tout par tous. »

Le livre est composé de sept parties sur l'oubli qui se révèlent peu à peu et s'éclairent l'une l'autre. Il y a le roman des amours d'enfance et celui du cercle des croyants ; le récit de Tamina qui a tout perdu, même ses souvenirs de vacances ; celui d'une soirée littéraire avec les écrivains de Prague qui ressemble à une soirée militaire avec des amis de chambrée ; mais le temps file aussi vite qu'une fusée vers la Lune et l'auteur voit de plus en plus mal sa Tchécoslovaquie par le hublot : le voilà qui retombe en France. Sera-t-il enfin heureux et sauvé ?

Comment veut-on qu'un écrivain comme Kundera, dont la foi socialiste et les racines en Bohême étaient toute sa vie, puisse survivre dans un pays occidental où les intellectuels discutent le plus sérieusement du monde du port du soutien-gorge sur les plages d'été ?

« *So it goes* », comme disait Kurt Vonnegut. Kundera vient de faire son entrée dans la civilisation du futile. Sa tristesse se transformera peut-être en désespoir lorsqu'il aura lu *The Culture of Narcissism*, de Christopher Lasch, qui sera sans doute bientôt traduit en français.

Christopher Lasch a réuni dans ce livre de courts essais dont certains déjà parus dans la *New York Review of Books* et dont je ne peux que recommander la lecture à ceux qui se débrouillent en anglais<sup>1</sup>.

Dans l'analyse du narcissisme comme mythe de notre fin de siècle, C. Lasch fait appel aussi bien à la politique qu'à la littérature, à l'analyse psychanalytique qu'à l'histoire des sociétés. Lasch affirme qu'il est des maladies mentales qui dominent à une époque, soit parce qu'elles sont effectivement plus fréquentes, soit parce que les médecins les cherchent avec avidité.

Narcisse se regardait dans l'eau d'un puits et se noya en voulant se saisir. Nous sommes tous, dit Lasch, à nous regarder dans le puits électronique, malheureux de ne pouvoir être vus et célébrés. Le schizophrène ne fait aucune distinction entre l'image et la réalité. Notre culture non plus, dans sa vision de la sexualité, du pouvoir, du sport ou de l'université. Nous n'assistons pas même à un renouveau religieux, tout simplement à l'Avènement des thérapies. Hier Narcisse divorçait pour une autre. Aujourd'hui il quitte son foyer pour vivre seul. Et les enfants n'intéressent plus personne, parce que l'enfant, c'est la continuité, c'est l'histoire, et que nous préférons vivre dans l'instant, et tourner le bouton.

Lasch, avec un pessimisme qui donne le frisson, analyse aussi bien le comportement familial que bureaucratique, et entreprend une critique de la gauche faussement radicale comme de la droite qui, elle, a troqué l'autorité contre des modes plus subtils de contrôle social.

Et en littérature ? Narcisse ironise, dit-il, et cela donne des livres à propos de la difficulté d'écrire des livres...

Milan Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli*, Gallimard, 1978.

Christopher Lasch, *The Culture of Narcissism*, W. W. Norton, 1979.

---

1. Traduit en 1981, *La Culture du narcissisme*, Robert Laffont.

## Californie : le rêve, le cauchemar et la réalité

*Septembre 1981*

La revue *Autrement* existe depuis 1976 et publie des dossiers « axés sur l'expérimentation sociale dans la vie quotidienne ». Celui d'avril 1981, auquel ont collaboré une dizaine de journalistes de *Libération*, porte sur le rêve et le cauchemar de la côte Ouest. On peut y glaner mille informations sur les minorités, sur les frontières de la science, la quête des âmes, les villes de San Francisco et de Los Angeles. Parmi les auteurs d'*Autrement*, Sylvie Crossman, correspondante du journal *Le Monde*, publie simultanément, avec Édouard Fenwick, un récit californien qui reprend, sur le mode plus personnel, les mêmes thèmes.

La Californie passionne. La Californie étonne. Ce n'est pas tant un État de l'Union, y dit-on souvent, qu'un état d'esprit. C'est surtout un pays qui, derrière ses montagnes, est habité par une population équivalente à celle de tout le Canada. Une population composée, pour plus de la moitié, d'immigrés. Un peuple majoritairement sans mémoire dont les enfants n'ont pas de grand-père. D'où l'apparition inévitable en ces lieux d'une conception de l'avenir comme étant le présent... On y vit *here and now*.

Les aventuriers du monde entier se sont donné rendez-vous en Californie. Il en arrive encore tous les jours à Los Angeles. Ils veulent tous crever le mur de l'anonymat et se défoncer dans le soleil et la richesse. Ils ont un prix Nobel à gagner, quand ce n'est pas un Oscar. La Californie, c'est l'*egotrip* par excellence. La compétition y est féroce et c'est ce stress qui semble le premier moteur de l'innovation. Parce qu'il n'y a pas, à chaque détour de rue, à chaque décision poli-

tique, le poids de l'histoire à contourner, la Californie, croit-on, se conjugue au futur.

Mais aussi, dans des centres de recherche en réaction contre l'industrialisation, des imprésarios astucieux entreprennent de changer nos mœurs et les valeurs traditionnelles. La famille, la sexualité, la mobilité, l'invention, la violence, l'enthousiasme, la recherche scientifique, les religions, la drogue, les thérapies, les modes, les nourritures californiennes s'imposent peu à peu dans tout l'Occident. De Palo Alto à Sept-Îles.

Il n'est donc pas étonnant que de jeunes Français fassent en Californie un voyage initiatique. Ce qui est dommage, c'est qu'ils ne semblent en retenir que les effets de spectacle. Évidemment la vie en Californie est croustillante. Se retrouver dans un bain chaud à ciel ouvert, fesse à fesse avec des divorcées, des ingénieurs, des recyclés de la contestation et des millionnaires déprimés, se donner la main dans des séances de *ESP (extrasensory perception)*, cela doit apaiser l'âme et accroître la solidarité humaine. Mais trop nombreux sont ceux qui vont sur les bords du Pacifique à la recherche d'une Foi, du Corps, ou de la dernière Manie élevée au rang de philosophie.

La Californie, c'est l'histoire d'un développement sauvage grâce à l'argent de la guerre et au travail acharné de millions de laissés pour compte, chicanos ou Noirs, c'est le haut lieu de la solitude et de l'homosexualité. Cet État est devenu la sixième puissance économique du monde. Or, ce ne sont certainement pas les *surfers*, les gourous ou les filles en patins à roulettes qui en ont fait le laboratoire du XXI<sup>e</sup> siècle !

Il existe, entre les Californiens et les Québécois, un rapport aussi profond qu'inattendu : nous sommes situés sur des failles et menacés les uns comme les autres, à tout instant, de disparaître. Le Californien ira peut-être se noyer, au prochain tremblement de terre, dans le Pacifique. Le Québécois risque à tout moment de disparaître dans l'océan anglo-américain. La catastrophe prochaine produit des effets similaires : le goût du confessionnal et le sens de la fête. Pour le reste, évidemment, le modèle californien a plus d'importance que l'*alternative* québécoise : Hollywood met en vitrine, aux quatre coins du monde, les comportements imprévisibles des

névrosés de la technologie. La Californie joue à guichets fermés en 70 mm couleur et son dolby.

Or, il faut être conscient d'un phénomène persistant : une grande partie de la connaissance que nous avons des États-Unis nous arrive par la bande. L'information lancée d'outre-frontières rebondit le plus souvent à Paris avant de se retrouver dans notre assiette. Cela devient gênant. Que les Français nous servent de médiateurs n'est ni dégradant ni déplaisant, mais quand il s'agit de territoires que nous pouvons explorer nous-mêmes, d'idées qui nous touchent quotidiennement, on s'étonne de ne pas trouver parmi les œuvres sur le patrimoine publiées chez les éditeurs québécois quelques livres en prise directe sur les USA. Il est grand temps d'ouvrir nos yeux au monde américain et d'envoyer parfois nos boursiers à Los Angeles plutôt qu'à Paris.

*Californie, rêve et cauchemar*, revue *Autrement*, n° 31, 1981.

Sylvie Crossman et Édouard Fenwick, *Le Nouvel Âge*, Seuil, 1981.

## Les pur-sang de l'électronique

*Mai 1982*

Hier l'aventure attendait Tarzan au fond de la jungle et Humphrey Bogart au creux de la nuit. Parfois, la fébrilité s'emparait d'un artiste qui avait conçu un nouveau système, ou encore l'exaltation amenait un conquérant de l'Everest à fournir un dernier effort et prendre pied sur le toit du monde. Aujourd'hui, à en croire *Eagle* (traduction française de *The Soul of a New Machine*), ce sont les ingénieurs mathématiciens qui sont en orbite : ils conçoivent des cerveaux et vivent de science-fiction dans des caves climatisées.

« Eagle », c'est le nom de code d'un petit ordinateur qu'une équipe de la Data General, près de Boston, va réaliser contre vents et marées, c'est-à-dire contre d'autres équipes disséminées sur le territoire américain qui tentent aussi de remplacer le dernier-né des « mini » par un « super-mini ». C'est une course folle dans l'abstraction, une course au trésor aussi puisque la compagnie gagnante dominera le marché et empochera plusieurs millions de dollars.

Dans ces milieux un ingénieur n'a pas d'avenir, semble-t-il, passé trente ans. Les idées neuves et l'énergie exigée sont celles des jeunes combattants. Il ne lui reste plus alors qu'à devenir gestionnaire et à se remémorer les bons coups de son adolescence. Tom West sait que cela va bientôt lui arriver et il rêve de laisser à l'humanité un cerveau électronique plus perfectionné que tous ceux déjà sur le marché. Il s'entoure alors d'une équipe de louveteaux qu'il va diriger comme un vieux scout sur les sentiers des mécanismes binaires.

Tracy Kidder, qui a reçu le prix Pulitzer en 1982 pour ce documentaire, a suivi les concepteurs d'« Eagle » à la trace et son livre passe parfois pour un roman. C'est que Kidder a réussi, dans ce reportage merveilleusement traduit de l'américain, à dessiner le portrait de ces explorateurs nouveaux comme s'il les connaissait intimement, tout en expliquant aux non-initiés les méandres de la structure d'un cerveau électronique.

À lire Kidder, l'on se sent « intelligent ». Chaque étape de la construction du mini-ordinateur est décrite de façon astucieuse et imagée. Le lecteur pénètre dans les entrailles de l'animal électronique, bit par bit, tout en partageant à l'occasion une bière avec l'un des génies au travail, discutant des *bugs* et des folies de l'entreprise. Ces enfants de vingt ans habitent des espaces imaginaires conçus comme des cages infinies et partagent des nanosecondes comme on fend des cheveux en mille.

*Eagle* se lit d'une traite pour les deux premiers tiers. La fin est plus laborieuse, mais c'est justice : l'appareil est de plus en plus complexe, et ses vices, de plus en plus difficiles à repérer. Pourtant, pas un seul moment ne se sent-on rejeté par ces cerveaux humains aux capacités inouïes en train de concevoir un prototype mécanique insensé. Qu'ils travaillent chez IBM ou chez Data General, chez AES ou chez Apple, les ingénieurs concepteurs d'ordinateurs semblent une espèce scientifique extraordinaire que le reportage de Tracy Kidder nous permet, par exception, de côtoyer. Ces garçons sont les éphémères du cerveau. Il faut les regarder voler : ils ne vivent que le temps d'un ordinateur.

Tracy Kidder, *Eagle*, Flammarion, 1982.



## MacArthur, César américain

*Juin 1982*

Il n'allait jamais à l'église. Il lisait la Bible tous les jours. Il se considérait (avec le Pape) comme l'un des deux grands défenseurs de la chrétienté. À la fin de sa vie, il aimait se faire projeter des westerns sur le mur de son appartement, au Waldorf Astoria. Il parlait de lui à la troisième personne : « Le général MacArthur s'en va à Manille », disait-il. Il avait lu des milliers de livres reçus en héritage de son père et retenu les grands événements de l'Histoire. Il aimait tant sa mère et l'armée que ses rapports matrimoniaux en souffrirent. Il eut une maîtresse eurasienne, sensuelle et fine, qu'il installa dans un appartement soyeux, à quelques rues de la Maison-Blanche. . .

Il était, sur le plan de la stratégie, l'égal de César et de Napoléon. « Ce sont les ordres auxquels on désobéit qui vous rendent célèbre », avait-il coutume de dire. C'est ainsi qu'il attaqua, avec ses troupes, devant le Capitole, contre la volonté du président des États-Unis, des milliers de manifestants venus réclamer, pendant la Grande Dépression, l'intervention du gouvernement contre la misère. Des enfants périrent. Mais il vira à gauche et rédigea la constitution du Japon, favorisa les droits civils, les syndicats ouvriers, l'égalité des femmes et la réforme agraire.

Il avait le sens du théâtre, de la comédie, de la répartie, du costume. Mais par-dessus tout, il aimait l'armée. Il était un meneur d'hommes infatigable, toujours sur le terrain de guerre. Il était paranoïaque. Il était génial. Il détestait les bureaucrates. D'après le témoignage du sergent Maher de West Point où il fut élève, « il était beau comme un prince — mesurant 1,83 mètre et pesant près de 75 kilos, les cheveux bruns et le visage hâlé. On voyait tout de suite que c'était

un soldat, même en caleçon de bain ». Il dirigea plus tard cette école militaire dont il avait été le plus brillant sujet.

C'était un homme de l'époque victorienne, cousin lointain de Churchill et de Roosevelt. Quand il était jeune, il adorait son père, lui aussi général de l'armée américaine, qui avait combattu les Indiens et les Sudistes et avait lui aussi obtenu la Médaille d'honneur du Congrès. Sa mère, originaire du Sud, était autoritaire et ambitieuse, et la carrière de son fils, Douglas MacArthur, ne put que la combler. Pinky MacArthur se rendit à l'Académie militaire des États-Unis quand il y entra. Elle s'installa dans un hôtel en face, d'où elle pouvait voir briller la lampe dans la chambre de son fils...

Si le livre de William Manchester ne faisait qu'accumuler les traits et les anecdotes à propos de ce militaire dont le père mourut en faisant un discours à une assemblée d'anciens combattants, l'on pourrait conclure que la voie des grands hommes est souvent bien tracée génétiquement, mais aussi par la fortune, les accointances, l'éducation et l'ambition d'une femme. Douglas MacArthur nous échapperait alors, devenant le personnage d'un roman personnel commencé dans les forts mythiques de la frontière et terminé dans les bras émus des patriotes américains.

Mais la vie de Douglas MacArthur fut portée par l'Histoire, celle des armes et de notre civilisation, depuis les tranchées européennes de la Première Guerre mondiale jusqu'aux combats de Corée. Pacifiste ou belliqueux, le lecteur ne peut alors s'empêcher de dévorer le roman militaire américain des cent dernières années, comme vécu par ce fils studieux et exceptionnel qui avait annoncé, vingt ans avant les faits, la défaite au Vietnam de l'armée la plus puissante du monde, la sienne.

William Manchester, comme un service de renseignements captivant, fait la mise en page des milliers d'informations qu'il a colligées sur le général ; son livre est un spectacle. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Quand on est le général MacArthur, le monde est une scène, la civilisation un scénario, la mort l'argument, et la gloire le plus puissant des aphrodisiaques.

William Manchester, *MacArthur. Un César américain*, Robert Laffont, 1982.

## Où est donc passé le capital ?

*Septembre 1982*

L'un des rares plaisirs que nous pouvons tirer des crises économiques se présente sous forme de production littéraire d'économistes. Rien n'est plus réjouissant en effet que ces théories qui tentent d'expliquer, dans le ciel des idées, comment circule le capital et où les profits vont se cacher. Il faut cependant garder à l'esprit devant ces ouvrages que nous sommes, puisqu'il s'agit d'argent, en pleine spéculation.

D'où vient donc la crise actuelle, celle du début des années 1980 ? D'après les fervents des graphiques, nous serions en plein « cycle de Kondratiev ». En termes statistiques, la remontée du cycle est prévue aux alentours de 1990. Ces cycles ont grosso modo vingt-cinq ans et se résolvent habituellement par une guerre. On pense aux aventures de Joseph en Égypte, prophétisant vaches grasses puis maigres. La prévision économique, c'est un peu cela, accommodée à la sauce géopolitique moderne.

Même des économistes de gauche comme Samir Amin et Immanuel Wallerstein reconnaissent que la prospérité demande un régulateur, un empire qui impose au monde des lois du commerce et une monnaie stable. On les voit de plus regretter, d'une certaine manière, la *Pax americana* qui avait, depuis 1945, remplacé la *Pax britannica*. La guerre perdue au Vietnam est une des causes de la crise : le temps où Washington faisait la loi est terminé. Depuis, le tissu économique est tiraillé par chacun, des combats éclatent à la périphérie (en Iran, aux Malouines, au Liban). Or le capital a besoin de calme et de police ; qui les fera ?

La crise, avancent d'autres théoriciens, est plutôt une crise de la consommation. Les consommateurs des vingt et un pays industrialisés ne suffisent plus à digérer ce que nos robots peuvent produire. D'où l'effondrement des profits, malgré une hausse continue des prix. Selon cette hypothèse, nous n'aurions qu'à développer les marchés « sud » pour que la roue recommence à tourner. André Gunder Frank rappelle à cet égard qu'en 1978 le Sud a reçu deux fois plus de marchandises d'Europe de l'Ouest que l'Amérique du Nord et le Japon réunis ; il a absorbé le tiers des exportations de l'Amérique du Nord (de tous les pays industrialisés, le Canada, vis-à-vis du Sud, est le plus timide). Autre solution : transformer nos économies par l'innovation dans les secteurs de pointe. Adieu Sidbec, bonjour Télidon. C'est ce qu'on appelle, à Québec City, le virage technologique...

Le plus intéressant de toutes ces histoires d'argent reste pourtant la question que pose Paul M. Sweezy de la *Monthly Review* de New York : où est passé le capital ? Car si l'on n'investit plus, si les entreprises font faillite parce qu'elles sont à court de liquidités, si la production stagne, le capital doit bien veiller quelque part ! Il est, répond l'économiste, dans le secteur financier.

Lorsque l'on ne se laisse pas aveugler par la colère marxiste, l'on peut en effet distinguer deux types de capitalistes : les entrepreneurs et les financiers. Les premiers sont des bâtisseurs, des inventeurs, des promoteurs, responsables réels de l'activité économique, souvent détestés des syndicats, mais qui n'en restent pas moins des capitalistes « nécessaires ».

L'autre race de capitalistes est un joueur qui n'a jamais créé d'emploi : le financier. Le financier accumule des profits en spéculant sur les devises, les denrées, les cours des métaux ou les taux d'intérêt. C'est un parasite, et nous en sommes tous quand nous plaçons nos économies dans des dépôts à terme ou même dans certains régimes de retraite : notre argent cesse souvent alors d'être productif pour nourrir l'inflation et le chômage.

Il n'est pas mauvais de tenter de comprendre les grands paramètres de la situation économique mondiale. De nombreux travaux de vulgarisation sont à la portée de quiconque veut faire un tout

petit effort. Les ouvrages cités ici sont teintés de marxisme, mais même à gauche l'on reconnaît désormais que la planète entière est en régime capitaliste (privé ou d'État) et que le socialisme n'est pas pour demain : Chrysler, Massey-Ferguson, le Chili et la Pologne ont des problèmes économiques de même « nature ».

Verra-t-on une nouvelle alliance entre Moscou et l'Europe de l'Ouest d'un côté, et un axe Londres-Washington-Pékin de l'autre ? Ou bien éclatera-t-il une guerre qui permettra de consommer rapidement le surplus des usines et de remettre en marche l'activité commerciale ? Toutes ces questions sont au cœur des livres d'économie qui se lisent, en période de crise, comme des romans policiers : n'a-t-on pas toujours besoin, quand les choses vont mal, d'un coupable ?

Samir Amin, Giovanni Arrighi, André Gunder Frank et Immanuel Wallerstein, *La Crise, quelle crise ?*, Maspero, 1982.

*La Crise économique et sa gestion*, Boréal Express, 1982.

*Sauve-qui-peut, la crise ?*, Autrement, Seuil, 1982.

## Table des matières

|  |    |
|--|----|
| Présentation                                     | 7  |
| Le temps des thérapies                           | 9  |
| Californie : le rêve, le cauchemar et la réalité | 12 |
| Les pur-sang de l'électronique                   | 15 |
| MacArthur, César américain                       | 17 |
| Où est donc passé le capital ?                   | 19 |
| Elvis Presley : l'extase de l'autodestruction    | 22 |
| L'homme qui prenait ses distances avec la bêtise | 25 |
| Un maître de la Série Noire                      | 28 |
| Les fruits mûrs de Belleau et de Sagan           | 31 |
| Un Québec dessiné par des géomètres              | 34 |
| Polanski le réaliste                             | 38 |
| Yesterday  | 41 |
| Le grand voyage de Timothy Leary                 | 45 |
| Les sexes de l'homme                             | 49 |
| La connaissance détournée                        | 52 |
| La face positive de l'intolérance                | 55 |
| Une maladie nommée révolution                    | 58 |
| La machine aux illusions                         | 61 |
| Un génie impertinent                             | 64 |
| De Hiro-Hito à Deng Xiaoping                     | 67 |
| Le bonheur n'a jamais rendu personne heureux !   | 70 |

|   |     |
|---|-----|
| Une bibliothèque comme berceau          | 73  |
| Autoportrait d'une psychanalyste        | 76  |
| L'horizon de l'an 2000                  | 79  |
| La démocratie se cultive                | 82  |
| Le chevalier errant                     | 85  |
| Les monstres de New York                | 88  |
| La répétition de l'histoire             | 91  |
| Docteur, j'ai mal à ma mélancolie       | 94  |
| Les pièges de l'humanitaire             | 97  |
| Les nouveaux espions                    | 100 |
| Les fils de l'histoire                  | 103 |
| Feront-ils de bons Québécois ?          | 106 |
| La vraie vie est dans les livres        | 110 |
| À la recherche d'une nouvelle caravelle | 113 |
| Dieu, la science et les extraterrestres | 116 |
| Au <i>self-service</i> des idées        | 119 |
| Une économie maniacodépressive          | 122 |
| L'insoutenable désir d'identité         | 125 |
| De Claude Morin à Hubert Aquin          | 128 |
| La politique du carnaval perpétuel      | 131 |
| Albanie : du rêve au cauchemar          | 134 |
| Du Sexe à la conscience                 | 137 |
| Si Narcisse m'était conté...            | 140 |
| Qu'est-ce qu'un intellectuel ?          | 143 |
| Un mal de l'âme nommé météo             | 146 |
| Vive les rats ! À bas l'humanité !      | 149 |
| Nos États nationaux sont cocus          | 153 |
| Le précurseur des gourous               | 156 |
| Le siècle qui a mal tourné              | 159 |

|   |     |
|---|-----|
| La leçon de courage de Moravia          | 162 |
| Pauvre homme numérique !                | 165 |
| Le syndrome de la victime               | 168 |
| Le Nobel qui aurait pu être montréalais | 171 |
| La traversée du siècle                  | 174 |
| La liberté, de Gutenberg à Microsoft    | 178 |
| Camus comme si vous y étiez             | 181 |
| L'empire imaginaire des intellectuels   | 184 |
| Guérilla ou guerre des sexes ?          | 187 |
| Dialogue du moine et du philosophe      | 191 |
| Le roman vrai du marketing              | 194 |
| Dieu en trois auteurs                   | 197 |
| L'arrogance de l'Occident               | 200 |
| La télé du mépris                       | 204 |
| Qui fait vraiment l'histoire ?          | 207 |
| Le mirage des nations                   | 210 |
| Des hommes, des plantes et des morues   | 213 |
| Portrait d'un cinéaste ambitieux        | 217 |
| Rendez-vous avec l'avenir               | 221 |
| L'histoire dans le blanc des yeux       | 224 |
| L'hyperclasse au banc des accusés       | 228 |
| La vocation d'écrire                    | 231 |
| Les sciences en question                | 235 |
| L'horreur rouge, l'horreur noire        | 239 |
| Jeanne d'Arc au bûcher                  | 243 |
| La planète des singes                   | 247 |
| Histoires de tribus                     | 251 |
| Propos philosophiques                   | 255 |
| Si la vie vous intéresse...             | 259 |



|  |     |
|--|-----|
| La grande bouffe                           | 263 |
| Parfums de fin du monde                    | 267 |
| Paresse ou omertà dans la presse ?         | 270 |
| Les enfants du Coran                       | 274 |
| Noire, l'Afrique                           | 277 |
| Quand la guerre et l'histoire se répètent  | 280 |
| Les prophètes et le nouveau monde          | 283 |
| Jeux de rôles, jeux de société             | 286 |
| La longue vie devant soi                   | 289 |
| Crimes et confessions                      | 292 |
| Des Canayens aux Québécois                 | 295 |
| La fin du monde est à quelle date ?        | 298 |
| Les voyages transforment le regard         | 301 |
| Éclairantes conversations                  | 304 |
| Les dieux de la nature                     | 308 |
| Adam a-t-il vécu au temps des dinosaures ? | 311 |
| On nous raconte des histoires              | 314 |
| À l'heure du deuil                         | 317 |
| Le Québec à l'irlandaise                   | 320 |
| Ba-be-bi-bo-bu                             | 323 |
| Prenez garde, on vous « engoogle » !       | 326 |
| Les médias et le loup                      | 329 |

## CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

En couverture : Henry Wanton Jones, *The Reader*, Galerie d'Avignon.



Collection « Papiers collés »  
dirigée par François Ricard

Jacques Allard

*Traverses*

Rolande Allard-Lacerte

*La Chanson de Rolande*

Bernard Arcand

et Serge Bouchard

*Quinze lieux communs*

*De nouveaux lieux communs*

*Du pâté chinois, du baseball*

*et autres lieux communs*

*De la fin du mâle, de l'emballage*

*et autres lieux communs*

*Des pompiers, de l'accent*

*français et autres lieux communs*

*Du pipi, du gaspillage*

*et sept autres lieux communs*

Denys Arcand

*Hors champ*

Gilles Archambault

*Le Regard oblique*

*Chroniques matinales*

*Nouvelles Chroniques matinales*

*Dernières Chroniques matinales*

*Les Plaisirs de la mélancolie*

(nouvelle édition)

Margaret Atwood

*Cibles mouvantes*

André Belleau

*Surprendre les voix*

*Notre Rabelais*

Yvon Bernier

*En mémoire d'une souveraine :*

*Marguerite Yourcenar*

Lise Bissonnette

*La Passion du présent*

*Toujours la passion du présent*

Serge Bouchard

*Les corneilles ne sont*

*pas les épouses des corbeaux*

Jacques Brault

*La Poussière du chemin*

*Ô saisons, ô châteaux*

*Chemin faisant* (nouvelle édition)

André Brochu

*La Visée critique*

Ying Chen

*Quatre Mille Marches*

Marc Chevrier

*Le Temps de l'homme fini*

- Isabelle Daunais  
*Des ponts dans la brume*
- Fernand Dumont  
*Raisons communes*
- Jean-Pierre Duquette  
*L'Espace du regard*
- Lysiane Gagnon  
*Chroniques politiques*
- Jacques Godbout  
*Le Murmure marchand*  
*L'Écran du bonheur*  
*Le Réformiste (nouvelle édition)*
- Louis Hamelin  
*Le Voyage en pot*
- Jean-Pierre Issenhuth  
*Réveries*
- Suzanne Jacob  
*Ah...!*
- Judith Jasmin  
*Défense de la liberté*
- Jean-Paul L'Allier  
*Les années qui viennent*
- Jean Larose  
*La Petite Noirceur*  
*L'Amour du pauvre*
- Monique LaRue  
*De fil en aiguille*
- Robert Lévesque  
*La Liberté de blâmer*  
*Un siècle en pièces*  
*L'Allié de personne*  
*Récits bariolés*
- Jean-François Lisée  
*Carrefours Amérique*
- Catherine Lord  
*Réalités de femmes*
- Gilles Marcotte  
*L'Amateur de musique*  
*Écrire à Montréal*  
*Le Lecteur de poèmes*  
*Les Livres et les Jours, 1983-2001*  
*La littérature est inutile*
- Pierre Nepveu  
*L'Écologie du réel*  
*Intérieurs du Nouveau Monde*  
*Lecture des lieux*
- François Ricard  
*La Littérature contre elle-même*  
*Chroniques d'un temps loufoque*
- Mordecai Richler  
*Un certain sens du ridicule*
- Christian Rioux  
*Carnets d'Amérique*
- Yvon Rivard  
*Le Bout cassé de tous les chemins*  
*Personne n'est une île*
- Georges-André Vachon  
*Une tradition à inventer*
- Pierre Vadeboncoeur  
*Essais inactuels*
- Virginia Woolf  
*Une prose passionnée*  
*et autres essais*



Imprimé sur du papier 100 % postconsommation,  
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo  
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :  
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2010  
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR  
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).





Pendant trente ans (1979-2009), dans les pages du magazine *L'actualité*, Jacques Godbout nous a parlé, de mois en mois, de ses lectures. Ou plutôt : à travers ses lectures il nous a parlé de lui-même, de nous-mêmes, de notre pays, de nos façons d'être et de penser, et du monde bigarré qui nous entoure, un monde qui demande constamment à être déchiffré, critiqué, compris. Or ce déchiffrement et cette critique, pour qui habite toujours la galaxie Gutenberg, passent d'abord par les livres, tous les livres, aussi bien les œuvres de la littérature que les ouvrages de sociologie, d'histoire, de science, aussi bien les écrits des journalistes que ceux des philosophes et des

*Romancier, cinéaste, lauréat du prix Duvernay et du prix David, Jacques Godbout est également un essayiste de première force. Il a publié, dans la collection «Papiers collés», Le Murmure marchand, L'Écran du bonheur et Le Réformiste.*

romanciers. Tous ont des clés à nous offrir, tous ont quelque chose à nous apprendre. Sorte d'autobiographie d'un lecteur passionné, mais une autobiographie tournée vers le monde plutôt que vers le moi, ce livre raconte l'aventure d'un esprit en éveil. Livre de lecteur, donc, ce livre est aussi celui d'un écrivain ; écrit dans une prose

alerte et précise, il nous fait entrer pour ainsi dire dans l'atelier d'un romancier, mais d'un romancier comme l'est l'auteur de *Salut Galarneau !* et de *La Concierge du Panthéon*, c'est-à-dire un artiste de l'imagination pour qui la littérature, loin de naître dans la solitude et le mépris, se nourrit avant tout des bruits et des mouvements de son époque, des angoisses et des illusions qui la hantent, de ses laideurs comme de ses beautés, auxquelles il lui faut par conséquent demeurer constamment, éperdument attentif.